

risé à ne pas vous séparer de vos religieux et à partir à pied ce soir avec eux. ”

La porte du corridor s'ouvre. Le consul d'Espagne, le sympathique chargé des intérêts français, paraît : “ Ne vous inquiétez pas outre mesure, mes Pères, vous ne partirez pas à pied. J'ai préparé les voitures. ” Un chaleureux remerciement accueille cette consolante nouvelle. Les partants prennent à la hâte un petit souper que leur offrent les religieux Dominicains qui ont adouci par leur généreuse et fraternelle hospitalité les derniers moments des exilés.

Un suprême embrassement, et les condamnés, les proscrits des Turcs, se groupent dans les voitures qui, sous la pluie, s'enfoncent dans la nuit sur la route de Naplouse. Que Dieu les garde !

La nuit est avancée quand je reviens dans notre vacherie, auprès de mes frères, leur raconter les péripéties de ce tragique après-midi.

* * *

Lundi, 14 décembre 1914. — Après la sainte messe chez les Soeurs de Sion, je me hâte de retourner au couvent de Saint-Etienne. Les Frères Apollinaire et Stanislas, en habit civil, m'accompagnent. Le Frère Florent, dont le passeport n'est pas encore complètement en règle, n'ose sortir de la maison. Dans la matinée, un prêtre arménien, de passage à Saint-Etienne, est chargé par l'inspecteur de la police, qui a honte ou peur de s'acquitter par lui-même de sa triste besogne, de notifier aux religieux restants qu'ils